



## **Drave**

Les longues plages du lac se sont couvertes des débris du printemps. Les embâcles ont cédé, libéré les rivières de leur trop-plein de matière. Et les grumes gisent là, la peau grise ou claire, laminés par les coups de butoir de la rivière, lessivés par l'écume blanche des eaux vives. Combien sont-ils à avoir pris le fil de la rivière, à avoir sauté dans le train de bois en route pour le grand lac ?

L'eau a dénudé leurs racines, grugé leurs pieds d'argile, et les a précipités dans le lit de la rivière. Debout sur cette charpente sauvage, je regarde les troncs. Lequel a connu les eaux tumultueuses de la Métabetchouane ? Comment deviner où se cachent ceux qui se sont jetés dans les chutes de la Mistassini ? Celui-là peut-être, qui porte une entaille profonde, presque une mutilation. Le ligneux de l'arbre jaillit du tronc en filaments semblables à des fanons de baleine. Le dernier écho de la mer en ces grandes échoueries.

L'été ne s'est pas encore installé, Papanassi, le petit hibou des marais, reste à l'affût. Pourtant, déjà les oies annoncent son arrivée. Des oies par centaines. Des oies par milliers. Elles sont en route pour leurs territoires du nord. Bientôt le soleil réveillera les insectes de leur torpeur, fera éclore des myriades de moustiques, asséchera la terre. Les grandes forêts de pins gris et d'épinettes noires se couvriront des fumées

d'incendies. Le temps est venu de préparer mon voyage.

Alors, dans la douceur printanière, je cherche. Pour nous autres, draveurs à contre-courant, l'été est la saison des récoltes. Ces arbres étaient semblables, indistincts sur le bord des rivières. Ce grand tronc ou ce débris de bois qui fut sans doute le départ d'une branche, je ne les aurais pas remarqués sur la rive. A présent qu'ils ont voyagé, ils ont gagné ce petit supplément d'âme que l'on nomme le bois. Non pas le xylème, cette matière brute dont on fait les copeaux, les deux par quatre ou la pulpe de cellulose. Non pas la sylve. Le bois comme principe poétique qui vascularise la moindre broussaille, qui réanime la branche sèche.

Dans le sabir végétal, je fouille. Je retourne chaque souche, je creuse le sable, je caresse les branches. Elles sont là, quelque part, les âmes venues du nord. Incrustées dans la matière. Circulant dans les racines rhizomiques des

souches renversées. Tatouées sur l'écorce. Ensablées.

Il faut déchiffrer les signes, entendre les écholalies du vent entre les bois flottés. Ces arbres n'ont pas amassé de mousse, le vent me parle de voyage, de ce nord que l'on veut habiter. Un nord pour tous. Or, un pays ne s'habite pas seulement lorsque la main colonisatrice de l'humain se pose sur la terre. Creuse des saignées en forêt. Déploie un réseau de chemins. Il est habité lorsque l'humain apprend à lire dans le paysage l'ombre projetée de ses propres désirs. De ses aspirations. De ses craintes aussi.

Qu'est-ce que ces arbres ont à me raconter ? Ont-ils vu les phares des abatteuses iriser la nuit boréale ? Ont-ils senti sur leurs flancs la caresse brute du métal ?

Ce morceau de bois fut probablement une branche. Il est sinueux, ressemble à un reptile. Quelles contingences peuvent produire ce

type de croissance ? Cet autre, là, sans doute un bout de tronc, est rond et poli comme une palourde. Le végétal se métamorphose, il devient animal, puis semble s'en retourner à la mer. Une souche, plus loin, ressemble à une pierre. L'ontogenèse répète la phylogenèse. Et je m'aperçois que déjà mon regard ramène la matière à la matière.

Où sont-elles ces âmes boréales ? J'ouvre l'œil, je tends l'oreille. Je convoque mes truchements, le lichen clair, la roche sombre. Je ramasse, j'assemble, je compose. L'étrange dialecte commence à m'être plus familier, les barbares ont cessé de bégayer. Cette rhapsodie de matière devient cohérente. Mon âme est métis, ma langue est mitchif. Je cherche ma gaffe, je ramasse mon manteau. Je réunis les pièces de mon futur radeau. Mes poches accueillent les menus objets qui constitueront ma trousse de draveur. De draveur à contre-courant. Le collet à lièvre, la babiche ou le *tape gris*. Et je me prépare au voyage à



\*

Le soir est tombé. Les rives du lac s'illuminent des brasiers que les gens ont allumés pour débarrasser les plages des rebus du lac. Quelque part, un *boum-boum*, des percussions. La musique sortie de la cabine d'un pick-up résonne sur le lac. Debout sur mon radeau, je m'oriente à l'aide de ces berges étoilées. Le chemin des âmes.

Péribonka. Mistassini.  
Ashuapmushuan. Métabetchouane.

Laquelle de ces rivières me mènera vers les royaumes boréaux ? En Europe, nous avons construit des empires le long de rivières plus petites que celles-là. Je choisis la Péribonka, large comme un lac, longue comme une mer. Suis-je encore loin de la frontière ? Cette ligne imaginaire au-delà de laquelle rien n'a été écrit, rien n'a été peint. La *terra nullius* des artistes.

Je longe quelques îles et me heurte plus loin au mur froid d'un barrage. L'énergie qui s'en dégage n'est pas palpable, elle éclairera une maison à Québec ou Montréal, mais pour moi, en cet instant, ce barrage ne m'est rien. Rien d'autre qu'une falaise trop lisse pour être belle. Je passe la main sur le ciment, détecte quelques aspérités. Des grains, tout au plus, juste assez pour que l'imagination puisse s'y accrocher. Je vois des formes se mouvoir, quelques taches vertes, mousse ou lichen, témoignent de la corruption qui déjà guette le monstre de ciment. Elles dessinent

un chemin de portage végétal qui glisse sur le mur. Je le suis, je l'arpente. Je n'ai toujours pas passé la frontière.

L'impossible frontière.

Où que je pose le regard, je vois le travail de la main, de la pelle, le souvenir ancien.

J'arrache une plaque de métal au cœur même de la construction. Comme une écaille. Et passe au travers du trou béant. Toujours en équilibre sur mon radeau qui peine à suivre les chemins fantaisistes de mon imagination, je pénètre l'eau qui se cache derrière. Mon radeau glisse sur l'envers de l'onde. Je plante ma perche et pousse, elle en ressort toute sèche. Tout est anaérobique autour de moi. Je suis la sente de la ouananiche, *celle qui voyage partout*. Ce territoire est celui de Mishtinak, le maître des espèces aquatiques. J'y suis étranger, importun. À bout de souffle, je chavire et sors la tête de l'eau.



Le jour s'est levé. Un soleil d'été qui brûle la peau. Les épinettes noires me regardent. Elles se penchent dangereusement pour observer cet être à la peau plus claire que celle d'un poisson crevé. Les collines autour de moi sont chauves, je suis arrivé.

\*

Arrivé en ces territoires où les scarificatrices ont saigné la terre. Je suis accueilli par des rangées de jeunes pousses. Des forêts comme des champs de maïs, rectilignes, ordonnées, matricées. Et des arbres au garde-à-vous montés au front de la lutte contre le réchauffement climatique. Je suis à destination.

Mon radeau s'est démembré. Enfoncé jusqu'à la taille dans un contre-courant, je ramasse les âmes que j'avais collectées. Les morceaux de bois, les boules de lichen, les feuilles d'écorce. L'écaille que j'avais arrachée au barrage s'est

cassée en plusieurs morceaux, tous carrés, tous identiques. Je les sors de l'eau.

Il faut préparer la place. Avec une infinie patience, déterrer les arbrisseaux, les replanter en suivant les caprices du terrain, les irrégularités du désir humain. Casser les lignes. Réintégrer un peu de cette contingence qui fait les arbres tordus. L'optimisation rationnelle de l'espace est stérile. Ces jeunes pousses ne seront plus jamais semblables, sœurs de leurs sœurs.

J'avise un espace libre qui s'est créé au milieu du nouvel agencement. Le chaos est fécond, il laisse la place à de nouvelles élaborations. Je sors ma trousse de draveur, ma boîte à outils. Mon travail peut commencer.

Un grand arbre renversé que j'avais ramassé sur le bord du lac m'attend sur la rive. Je le saisis et vais le planter tête en bas. Ce sont ses racines sèches qui serviront de perchoir aux

oiseaux. Je lui bricole quelques branches que je fixe à l'aide de *tape gris* et de collet à lièvre. Avec la babiche, je suspends à ces branches quelques morceaux de bois, de lichen ou d'os. L'arbre porte des fruits qui parlent de vie et de mort. Le vivant reprend ses droits sur ce paysage blessé. L'espace productif stérile devient friche.

Je suis le draveur qui convoie. Je suis le jongleur qui convoque. Je suis le démiurge qui conglomère.

Et quand mon travail est terminé, je m'en retourne boire à l'eau de la rivière. L'eau brune et rouille du nord. Le temps de la redescente est venu. L'été déjà est avancé, depuis combien de temps suis-je parti ? Les *kalmias* ont perdu leurs fleurs roses. Les premières gelées sont tombées à terre. Les bleuets ont poussé, ils ont livré leurs fruits à la faim torve des ours noirs. Dans peu de temps, les oies redescendront vers le sud, emplissant le ciel de caquètements joyeux.

Soudain, je remarque quelques tâches de végétation à mes pieds. Je caresse la mousse. Quelques tiges ont poussé. Ce sont les écaillés du barrage qui ont été dévorés par la végétation. Je ramasse ces plaques d'aluminium ensauvagées et vais les accrocher aux branches de mon arbre. L'élan vital n'a pas de préférence, il colonise ce qui peut l'être, reconquiert chaque arpent qu'il a cédé. J'en suis ivre, j'ai la tête en friche. Le temps est venu. Je remonte à rebours l'empreinte de mes pas. Le temps de la drave est fini.

Je rentre chez moi.

Julien Gravelle